

le goût des idées
de jean-claude zylberstein

ALDOUS
HUXLEY

LA PHILOSOPHIE
ÉTERNELLE

Philosophia Perennis

LES
BELLES
LETTRES



Aldous Huxley
La Philosophie
éternelle

Philosophia Perennis

*Traduit de l'anglais
par Jules Castier*

Paris
Les Belles Lettres
2023

Titre original : *The Perennial Philosophy*.

© 1945 by the Aldous and Laura Huxley Literary Trust

© Héritiers de Jules Castier pour la traduction française

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.

© 2023. *Société d'édition Les Belles Lettres*
95, bd Raspail, 75006 Paris.

ISBN : 978-2-251-45449-8

Le temps et l'éternité

L'univers est une succession perpétuelle d'événements ; mais son fondement, d'après la *Philosophia Perennis*, est le présent, vide de temps, de l'Esprit divin. On trouve un exposé classique des rapports entre le temps et l'éternité dans les derniers chapitres de la *Consolation philosophique*, où Boèce résume les conceptions de ses prédécesseurs, et notamment de Plotin.

Une chose est d'être emporté à travers une vie sans fin, autre chose d'embrasser d'un coup toute la présence d'une vie sans fin, ce qui est manifestement propre à l'Esprit divin.

Le monde temporel semble imiter en partie ce qu'il ne peut pleinement obtenir ou exprimer, en s'attachant à ce qu'il peut y avoir de présence dans ce moment exigu et fuyant, — présence qui, puisqu'elle emporte une certaine image de cette Présence permanente, donne à tout ce qui peut y participer la qualité de sembler posséder l'être. Mais, n'ayant pu demeurer, il a entrepris un voyage infini dans le temps ; et c'est ainsi qu'il est advenu qu'en se mouvant, il a continué cette vie, dont il n'a pu comprendre la plénitude en demeurant.

(Boèce)

Puisque Dieu a toujours un état éternel et présent, Sa connaissance, qui surpasse les notions du temps, reste dans

la simplicité de Sa présence, et, embrassant l'infini de ce qui est passé et à venir, considère toutes choses comme si elles étaient en train d'être accomplies.

(Boèce)

La connaissance de ce qui se passe maintenant ne détermine pas l'événement. Ce qu'on appelle d'ordinaire la prescience de Dieu est, en réalité, une connaissance non temporelle du maintenant, qui est compatible avec la liberté de la volonté de la créature humaine dans le temps.

Le monde manifeste et tout ce qui est mû d'une façon quelconque prennent leurs causes, leur ordre et leurs formes dans la stabilité de l'Esprit divin. Cela a déterminé des moyens multiples de faire les choses, lesquels moyens étant considérés dans la pureté de l'entendement de Dieu, se nomment Providence ; mais qui, étant rapportés à ces choses qu'il meut et dispose, se nomment Destin... La Providence est la Raison divine elle-même, qui dispose toutes choses. Mais le Destin est une disposition inhérente aux choses variables, par laquelle la Providence relie toutes les choses dans leur ordre congru. Car la Providence embrasse également ensemble toutes les choses, bien qu'elles soient diverses, bien qu'elles soient infinies ; mais le Destin met en mouvement toutes choses, réparties suivant les lieux, les formes et les temps ; de sorte que le déroulement de l'ordre temporel, étant uni dans la prévision de l'Esprit divin, est la Providence, et la même union, étant digérée et déroulée dans le temps, s'appelle Destin... De même qu'un ouvrier concevant la forme d'une chose quelconque dans son esprit, se met à l'œuvre et exécute dans l'ordre du temps ce qu'il avait prévu simplement et en un instant, de même Dieu, par sa Providence, dispose avec simplicité et stabilité tout ce qui doit être fait, et, par le Destin, effectue par des moyens multiples et dans l'ordre du temps ces mêmes choses qu'il dispose... Tout ce qui tombe sous le coup du Destin est aussi soumis à la Providence. Mais certaines choses qui sont sous

le coup de la Providence sont au-dessus du cours du Destin. Car ce sont ces choses qui, étant fixées d'une façon stable en vertu de leur proximité de la divinité première, dépassent l'ordre de mobilité du Destin.

(Boèce)

Le concept d'une horloge déroule toute succession dans le temps. Dans le concept, la sixième heure n'est pas plus tôt que la septième ou la huitième, bien que l'horloge ne sonne jamais l'heure, sauf quand le concept l'ordonne.

(Nicolas de Cuse)

Depuis Hobbes, les ennemis de la *Philosophia Perennis* ont nié l'existence d'un maintenant éternel. Suivant ces penseurs, le temps et le changement sont fondamentaux ; il n'y a pas d'autre réalité. En outre, les événements futurs sont complètement indéterminés, et Dieu lui-même ne peut en avoir connaissance. En conséquence, Dieu ne peut être décrit comme étant l'Alpha et l'Oméga, — mais simplement comme alpha et lambda, ou toute autre lettre intermédiaire de l'alphabet temporel actuellement en train d'être épelée. Mais les preuves anecdotiques recueillies par la « Society for Psychical Research » et les preuves statistiques accumulées au cours de bien des milliers d'épreuves de laboratoire relatives à la perception extra-sensorielle, tendent, sans qu'on y puisse échapper, à cette conclusion, que les esprits humains eux-mêmes sont capables de prescience. Et si un conscient fini peut savoir quelle carte sera retournée d'ici trois secondes, ou quel naufrage aura lieu dans trois semaines, il n'y a rien d'impossible, ni même d'intrinsèquement improbable, dans l'idée d'un conscient infini capable de connaître maintenant les événements indéfiniment éloignés dans ce qui, pour nous, est l'avenir. Le « présent apparent » dans lequel vivent les êtres humains peut être, et est peut-être toujours, quelque chose de plus qu'une brève section de transition entre un passé connu et un avenir inconnu, considérée, à cause de la vivacité du souvenir, comme l'instant que nous

appelons « maintenant » ; il se peut qu'il renferme — et il renferme peut-être toujours — une portion de l'avenir immédiat et même de l'avenir relativement éloigné. Pour la Divinité, il se peut que le présent apparent soit précisément cette *interminabilis vitæ tota simul et perpetua possessio* dont parle Boèce.

L'existence du maintenant éternel est parfois niée pour la raison qu'un ordre temporel ne peut coexister avec un autre ordre qui est non temporel, et qu'il est impossible à une substance changeante d'être mélangée à une substance invariable. Cette objection serait évidemment valable si l'ordre non temporel était de nature mécanique, ou si la substance invariable possédait des qualités spatiales et matérielles. Mais, d'après la *Philosophia Perennis*, le maintenant éternel est un conscient ; le Fondement divin est esprit ; l'être de Brahman est le *chit*, ou connaissance. Qu'un monde temporel soit connu, et en étant connu, qu'il soit soutenu, et perpétuellement créé par un conscient éternel — c'est là une idée qui ne renferme rien de contradictoire avec elle-même.

Nous arrivons enfin aux arguments dirigés contre ceux qui ont affirmé que le Fondement éternel peut être connu unitivement par les esprits humains. Cette prétention est considérée comme absurde parce qu'elle implique cette affirmation : « À un moment, je suis éternel ; à un autre moment, je suis dans le temps. » Mais cet énoncé n'est absurde que si l'homme est un être d'une nature double, capable de vivre sur un seul niveau. Mais si, comme l'ont toujours soutenu les interprètes de la *Philosophia Perennis*, l'homme est non seulement un corps et une psyché, mais aussi un esprit, et s'il peut, à volonté, vivre soit sur le plan simplement humain, soit en harmonie et même en union avec le Fondement divin de son être, alors cet énoncé se tient parfaitement. Le corps est toujours dans le temps, l'esprit est toujours intemporel, et la psyché est une créature amphibie, contrainte par les lois de l'être de l'homme de s'associer dans une certaine mesure avec son corps, mais capable si elle le désire, de ressentir son esprit et de s'identifier à lui, et, par l'entremise de son esprit, au Fondement divin. L'esprit demeure toujours ce qu'il est éternellement ; mais

l'homme est constitué de telle sorte que sa psuché ne puisse rester toujours identifiée à l'esprit. Dans l'énoncé : « À un moment, je suis éternel ; à un autre moment, je suis dans le temps » le mot « je » représente la psuché, qui passe du temps à l'éternité quand elle s'identifie à l'esprit, et repasse de l'éternité au temps, soit volontairement, soit par nécessité involontaire, quand il lui plaît ou qu'elle est contrainte de s'identifier avec le corps.

« Le soufi, dit Djatal-eddine Roumi, est le fils du temps présent. » Le progrès spirituel est une avance en spirale. Nous commençons comme tout petits enfants dans l'éternité animale de la vie du moment, sans inquiétude de l'avenir ni regret du passé ; nous grandissons pour entrer dans la condition spécifiquement humaine de ceux qui regardent en avant et en arrière, qui vivent dans une large mesure, non pas dans le présent, mais dans l'avenir et l'anticipation, non pas spontanément, mais selon une règle et avec prudence, dans le repentir, la crainte et l'espoir ; et nous pouvons continuer si nous le désirons, à monter sur une branche en retour de la courbe, vers un point correspondant à notre point de départ dans l'animalité, mais incommensurablement plus élevé. De nouveau, la vie est vécue dans le moment — la vie, à présent, non pas d'une créature infra-humaine, mais d'un être chez qui la charité a chassé la crainte, la vision a pris la place de l'espoir, l'absence du moi a mis fin à l'égotisme positif du souvenir satisfait et à l'égotisme négatif du remords. Le moment présent est la seule ouverture par laquelle l'âme puisse quitter le temps pour passer dans l'éternité, par laquelle la grâce puisse quitter l'éternité pour passer dans l'âme, et par laquelle la charité puisse passer d'une âme dans le temps à une autre âme dans le temps. Voilà pourquoi le soufi, et, avec lui, tous les autres interprètes pratiquants de la *Philosophia Perennis*, sont, ou tâchent d'être, des fils du temps présent.

Le passé et l'avenir voilent Dieu à notre vue ;
Consume-les tous les deux avec le feu. Combien de temps
Seras-tu cloisonné par ces segments, comme un roseau ?

Tant qu'un roseau est cloisonné, il ne reçoit pas de secrets,
Et n'est pas sonore en réponse à la lèvre et au souffle.

(Djalal-eddine Roumi)

Cette vidange du souvenir, bien que les avantages n'en soient pas aussi grands que ceux de l'état d'union, mais simplement parce qu'elle délivre l'âme de bien des douleurs, chagrins et tristesses, outre les imperfections et les péchés, est en réalité un grand bien.

(Saint Jean de la Croix)

Dans la cosmologie idéaliste du bouddhisme mahayana, le souvenir joue le rôle d'un démiurge assez malfaisant. « Quand le monde triple est passé en revue par le Bodhisattva, il perçoit que l'existence en est due au souvenir de ce qui a été accumulé depuis le passé sans commencement, mais faussement interprété » (*Lankavatara Sutra*). Le mot traduit ici par « souvenir » signifie littéralement « parfum ». L'esprit-corps portait avec lui, l'odeur ineffaçable de tout ce qui a été pensé et fait, désiré et senti, au cours de son passé racial et personnel. Les Chinois traduisent le terme sanscrit au moyen de deux symboles, signifiant « énergie de l'habitude ». Le monde est ce qu'il est (à nos yeux), à cause de toutes les habitudes contractées par nos ancêtres ou par nous-mêmes, soit dans notre vie présente, soit en des existences antérieures, et dont nous nous souvenons consciemment ou inconsciemment et physiologiquement. Ces mauvaises habitudes dont nous nous souvenons nous conduisent à croire que la multiplicité est la seule réalité et que l'idée du « je », du « moi », du « mien », représente la vérité ultime. Le *nirvana* consiste à « voir la demeure de la réalité telle qu'elle est », et non la réalité *quoad nos*, telle qu'elle nous semble être. Manifestement, cela ne peut être accompli tant qu'il y a un « nous » auquel la réalité puisse être rapportée. D'où la nécessité, sur laquelle insistent tous les interprètes de la *Philosophia Perennis*, de se mortifier, de mourir à son moi. Et il faut que ce soit une mortification, non seulement des appétits, des sentiments

et de la volonté, mais encore des facultés de raisonnement, du conscient lui-même, et de ce qui fait que notre conscient est ce qu'il est, — de notre mémoire personnelle et de nos énergies d'habitudes héritées. Pour réaliser la délivrance complète, il ne suffit pas de se détourner du péché ; il faut qu'il y ait aussi détournement de l'esprit, *paravritti*, comme le nomment les mahayanistes, ou révolusion, dans les profondeurs mêmes du conscient. Comme résultat de cette révolusion, les énergies d'habitudes du souvenir accumulé sont détruites, et, avec elles, le sentiment d'être un moi séparé. La réalité n'est plus perçue *quoad nos* (pour la bonne raison qu'il n'y a plus de *nos* pour la percevoir), mais telle qu'elle est en soi. Suivant les paroles de Blake, « si les portes de la perception étaient nettoyées, tout paraîtrait tel qu'il est, infini ». Dans l'expérience de ceux qui sont purs de cœur et pauvres en esprit, le Samsara et le Nirvana, l'apparence et la réalité, sont ressentis comme une seule et même chose.

Le temps est ce qui empêche la lumière de nous parvenir. Il n'y a pas de plus grand obstacle à l'encontre de Dieu que le temps. Et non seulement le temps, mais les choses temporelles, non seulement les choses temporelles, mais les affections temporelles ; non seulement les affections temporelles, mais la teinte et l'odeur même du temps.

(Eckhart)

Réjouissez-vous tout le temps en Dieu, dit saint Paul. Celui-là se réjouit tout le temps, qui se réjouit au-dessus du temps et libre à l'égard du temps. Il y a trois choses qui empêchent un homme de connaître Dieu. La première est le temps, la seconde est la corporalité, la troisième est la multiplicité. Afin que Dieu puisse entrer, il faut que ces trois choses sortent, — à moins que tu ne les aies d'une façon plus élevée et meilleure : la multitude résumée en l'un en toi.

(Eckhart)

Chaque fois qu'on pense à Dieu, comme étant entièrement, dans le temps, il y a tendance à Le considérer comme un être « nouménal » plutôt que moral, comme un Dieu de simple Puissance non mitigée, plutôt que comme un Dieu de Puissance, de Sagesse et d'Amour, comme un potentat insondable et dangereux, qu'il faut se concilier par des sacrifices, et non comme un Esprit qui doit être adoré en esprit. Tout cela n'est que naturel ; car le temps est un périr perpétuel, et un Dieu qui est entièrement dans le temps est un Dieu qui détruit aussi vite qu'Il crée. La nature est aussi incompréhensiblement effrayante qu'elle est charmante et généreuse. Si le divin ne transcende pas l'ordre temporel dans lequel il est immanent, et si l'esprit humain ne transcende pas son âme attachée au temps, il n'y a point de possibilité de « justifier les voies de Dieu à l'homme ». Dieu, tel qu'il est manifesté dans l'univers, est l'Être irrésistible qui parle à Job du fond du tourbillon, et dont les emblèmes sont Béhémoth et Léviathan, le cheval de guerre et l'aigle. C'est ce même Être qui est décrit dans l'apocalyptique onzième chapitre de la Bhagavad-Gîtâ. « O Esprit Suprême, dit Arjuna, s'adressant à ce Krishna qu'il sait à présent être l'incarnation de la Divinité, je désire ardemment voir ta forme-Isvara », — c'est-à-dire sa forme comme Dieu du monde, comme la Nature, comme l'ordre temporel. Krishna répond : « Tu verras l'univers tout entier, avec toutes les choses animées et inanimées, dans mon corps que voici. » La réaction d'Arjuna devant cette révélation est celle de la stupéfaction et de l'effroi.

Ah ! mon Dieu, je vois tous les dieux dans ton corps ;
Chacune dans sa condition, la multitude des créatures ;
Je vois le Seigneur Brahma assis sur son lotus,
Je vois tous les sages et les serpents sacrés.
Forme universelle, je te vois sans limite,
Infini d'yeux, de bras, de bouches et de ventres, —
Je vois, et ne trouve ni fin, ni milieu, ni commencement.

Suit un long passage où l'on s'étend sur l'omnipotence et la capacité universelle de Dieu sous sa forme-Isvara. Puis la qualité de la vision change, et Arjuna se rend compte, avec effroi et tout tremblant, que le Dieu de l'univers est un Dieu de destruction aussi bien que de création.

À présent, armées de défenses effrayantes, tu fais grincer tes bouches,
 Flamboyantes ainsi que les feux du matin du Jugement, —
 Le nord, le sud, l'est et l'ouest semblent tous confondus, —
 Seigneur des devas, demeure de la terre, aie miséricorde !...
 Rapides comme des rivières nombreuses s'élançant vers l'océan,
 Les héros se précipitent à tes gosiers en feu,
 Tels des phalènes, au-devant de la flamme de leur destruction.
 La tête la première, ils plongent en toi, et périssent...
 Dis-moi qui tu es, et étais dès le commencement,
 Toi dont l'aspect est sinistre. O Dieu des dieux, accorde ta grâce.
 Reçois mon hommage, Seigneur. Tes voies me sont cachées.

« Dis-moi qui tu es. » La réponse est nette, et sans équivoque.

Je suis venu sous la forme du Temps, le gaspilleur des peuples,
 Prêt pour l'heure qui mûrit pour leur ruine.

Mais le Dieu qui vient si terriblement sous la forme du Temps existe aussi intemporellement, en tant que la Divinité, que Brahman, dont l'essence est *Sat, Chit, Ananda*, l'Être, la Conscience, la Félicité ; et à l'intérieur et au-delà de la psyché de l'homme, torturée par le temps, il y a son esprit, « incréé et incroyable, » comme dit Eckhart, l'Atman qui est apparenté ou même identique à Brahman. La Gîtâ, comme tous les autres exposés de la *Philosophia Perennis*, justifie les voies de Dieu envers les hommes en affirmant — et cette affirmation est fondée sur l'observation et l'expérience immédiate — que l'homme peut, s'il le désire, mourir à son moi temporel et distinct, et parvenir ainsi à l'union avec

l'Esprit qui n'a point de temps. Il affirme également que l'Avatar s'incarne afin d'aider les êtres humains à réaliser cette union. Il le fait de trois façons — en enseignant la doctrine vraie dans un monde aveuglé par l'ignorance volontaire ; en invitant les âmes à un « amour charnel » de son humanité, non pas certes comme fin en soi, mais comme un moyen d'atteindre à la connaissance-amour de l'Esprit ; et enfin en servant de canal à la grâce.

Dieu qui est Esprit ne peut être adoré qu'en esprit et pour lui-même ; mais Dieu dans le temps est adoré normalement par des moyens matériels, en vue d'atteindre des fins matérielles. Dieu dans le temps est manifestement le destructeur aussi bien que le créateur ; et parce qu'il en est ainsi, il a paru convenable de l'adorer suivant des méthodes qui sont aussi terribles que les destructions qu'il inflige lui-même. D'où, aux Indes, les sacrifices sanglants à Kali, dans son aspect de la Nature-la-Destructrice ; d'où ces offrandes d'enfants aux « Molochs », dénoncées par les prophètes hébreux ; d'où les sacrifices humains pratiqués, par exemple, par les Phéniciens, les Carthaginois, les Druides, les Aztèques. Dans tous les cas de ce genre, la divinité à laquelle on s'adressait était un dieu dans le temps, ou une personnification de la Nature, qui n'est autre chose que le Temps lui-même le dévorateur, de sa propre postérité ; et dans tous les cas le but du rite était d'obtenir un bienfait futur, ou d'éviter l'un des maux énormes que le Temps et la Nature tiennent à jamais en réserve. On croyait qu'il était utile, pour cela, de payer un prix élevé dans cette monnaie de la souffrance, que le Destructeur appréciait si manifestement. L'importance de la fin temporelle justifiait l'emploi de moyens intrinsèquement terribles, parce que intrinsèquement semblables au temps. On retrouve encore des traces sublimées de ces types anciens de pensée et de conduite dans certaines théories de l'Expiation, et dans la conception de la messe comme étant un sacrifice perpétuellement répété du Dieu-Homme.

Dans le monde moderne, les dieux auxquels sont offerts les sacrifices humains sont des personnifications, non pas de la nature, mais des idéals politiques de l'homme lui-même, et fabriqués

par lui. Ceux-ci, bien entendu, se rapportent tous aux événements dans le temps, — événements effectifs dans le passé ou le présent, événements imaginés dans l'avenir. Et il est bon de noter ici que la philosophie qui affirme l'existence et la possibilité de conscience immédiate de l'éternité se rapporte à un certain genre de théorie et de pratique politiques ; la philosophie qui affirme que ce qui se passe dans le temps est la seule réalité, a pour résultat un genre différent de théorie et justifie un genre tout différent de pratique politique. Ce point a été nettement reconnu par les auteurs marxistes¹, qui font observer que lorsque le christianisme se pré-occupe principalement d'événements dans le temps, il est une « religion révolutionnaire » et que lorsque, sous les influences mystiques il insiste sur l'Évangile Éternel, dont les faits historiques ou pseudo-historiques recueillis dans les Écritures ne sont que des symboles, il devient, politiquement, « statique » et « réactionnaire ».

Cette explication marxienne de l'affaire est simplifiée quelque peu à l'excès. Il n'est pas absolument exact de dire que toutes les théologies et philosophies qui se préoccupent primordialement du temps, plutôt que de l'éternité, sont nécessairement révolutionnaires. Le but de toutes les révolutions est de faire en sorte que l'avenir soit radicalement différent du passé, et meilleur que lui. Mais certaines philosophies obsédées par le temps, se préoccupent primordialement du passé, et non de l'avenir, et leur politique se propose exclusivement de conserver ou de restaurer le *statu quo* et de revenir au bon vieux temps. Mais les adorateurs rétrospectifs du temps ont une chose en commun avec les dévots révolutionnaires de l'avenir plus vaste et meilleur : ils sont prêts à faire usage de la violence illimitée pour réaliser leurs fins. C'est là qu'on découvre la différence essentielle entre la politique des philosophes de l'éternité et la politique des adorateurs du temps. Pour ceux-ci, le bien ultime se trouve dans le monde temporel, — dans un avenir où tout le monde sera heureux, parce que tous y feront quelque chose

1. Voir, par exemple, *the Marxist Philosophy and the Sciences*, par le professeur J.B.S. Haldane (NdT).

d'absolument neuf et sans précédent, ou, dans l'autre éventualité, quelque chose d'ancien, de traditionnel et de sanctifié. Et parce que ce bien ultime se trouve dans le temps, ils se sentent justifiés à faire usage de n'importe quel moyen temporel pour le réaliser. L'Inquisition brûle et torture afin de perpétuer une croyance, un rituel et une organisation ecclésiastico-politico-financière considérée comme nécessaire au salut éternel des hommes. Les protestants adoreurs de la Bible font des guerres longues et féroces, afin de faire du monde un lieu sûr pour ce qu'ils s'imaginent sottement être l'authentique christianisme antique des temps apostoliques. Les Jacobins et les Bolcheviks sont prêts à sacrifier des millions de vies humaines au nom d'un avenir politique et économique somptueusement différent du présent. Et voici qu'il a fallu que toute l'Europe et la majeure partie de l'Asie fussent sacrifiées, à une vision de diseur de bonne aventure touchant la perpétuelle Co-Prospérité et le Reich Millénaire. Il semble résulter avec une abondante clarté de l'histoire, que la plupart des religions et des philosophies qui prennent le temps trop au sérieux, sont en corrélation avec des théories politiques qui inculquent et justifient l'usage de la violence en grand. Les seules exceptions sont ces simples fois épicuriennes, dans lesquelles la réaction au temps, hélas ! trop réel, est : « Mangez, buvez, et soyez joyeux, car nous mourrons demain. » Ce n'est pas là un genre de morale bien noble, ni même bien réaliste. Mais il paraît considérablement plus sensé que l'éthique révolutionnaire : « Mourez (et tuez), car demain, un autre mangera, boira, et sera joyeux. » Dans la pratique, bien entendu, la perspective même de la joie future d'autrui est extrêmement précaire. Car le processus de la mort et de la mise à mort en grand crée des conditions matérielles, sociales et psychologiques qui sont pratiquement, pour la révolution, une garantie de non-réalisation de ses fins bienfaisantes.

Pour ceux dont la philosophie ne les oblige pas à prendre le temps au sérieux d'une façon excessive, le bien ultime ne doit être recherché ni dans l'apocalypse de progrès social du révolutionnaire, ni dans le passé ranimé et perpétué du réactionnaire, mais dans un

maintenant éternel et divin, que ceux qui désirent suffisamment ce bien peuvent connaître à titre de fait d'expérience immédiate. Le simple fait de mourir n'est pas en soi un passeport pour l'éternité ; et la tuerie en masse est inopérante à apporter la délivrance, aussi bien aux tueurs qu'aux tués ou qu'à leur postérité. La paix qui passe tout entendement est le fruit de la libération dans l'éternité ; mais, sous sa forme quotidienne ordinaire, la paix est aussi la racine de la libération. Car là où il y a des passions violentes et des distractions forcées, ce bien ultime ne peut jamais être réalisé. C'est là l'une des raisons pour lesquelles la politique en corrélation avec les philosophies de l'éternité est tolérante et non violente. L'autre raison, c'est que l'éternité, dont la conscience est le bien ultime, est un royaume des cieux intérieur. Tu es Cela ; et bien que Cela soit immortel et impassible, le fait de tuer et de torturer des « toi » individuels est une affaire à signification cosmique, en ce sens qu'il fait obstacle aux rapports normaux et naturels entre les âmes individuelles et le Fondement éternel et divin de tout être. Toute violence est, avant toute autre chose, une rébellion sacrilège contre l'ordre divin.

Passant maintenant de la théorie aux faits historiques, nous constatons que les religions dont la théologie a été le moins préoccupée des événements dans le temps, et le plus préoccupée de l'éternité, ont été d'une façon constante et cohérente, les moins violentes et les plus humanitaires dans la pratique politique. À l'encontre du judaïsme primitif, du christianisme et de l'islam (tous obsédés par le temps), l'hindouisme et le bouddhisme n'ont jamais été des fois persécutrices, n'ont à peu près pas prêché de guerres saintes, et se sont abstenus de cet impérialisme religieux plein de prosélytisme qui a marché la main dans la main avec l'oppression politique et économique des peuples de couleur. Pendant quatre cents ans, depuis le début du xvi^e siècle jusqu'au début du xx^e, la plupart des nations chrétiennes de l'Europe ont consacré une bonne part de leur temps et de leur énergie à attaquer, conquérir et exploiter leurs voisins non chrétiens des autres continents. Au cours de ces siècles, beaucoup d'hommes d'Église

individuels ont fait de leur mieux pour adoucir les conséquences de semblables iniquités ; mais aucune des grandes Églises chrétiennes ne les a officiellement condamnées. La première protestation collective contre le système de l'esclavage, introduit dans le nouveau monde par les Anglais et les Espagnols, a été faite en 1688 par l'Assemblée quaker de Germantown. C'est là un fait éminemment significatif. De toutes les sectes chrétiennes du xvii^e siècle, celle des quakers a été la moins obsédée par l'histoire, la moins adonnée à l'idolâtrie des choses dans le temps. Ils croyaient que la lumière intérieure était en tous les êtres humains, et que le salut venait à ceux qui avaient vécu en conformité de cette lumière, et ne dépendait pas de la profession de foi en les événements historiques ou pseudo-historiques, ni de l'accomplissement de certains rites, ni du soutien d'une organisation ecclésiastique particulière. En outre, leur philosophie de l'éternité les préservait de l'apocalypticisme matérialiste de ce culte du progrès qui, dans les temps récents, a justifié les iniquités de tous genres, depuis la guerre et la révolution jusqu'au travail moyennant des salaires de famine, à l'esclavage et à l'exploitation des sauvages et des enfants, — les a justifiées sous le prétexte que le bien suprême est dans l'avenir, et que tout moyen temporel, quelque horrible qu'il soit intrinsèquement, peut être utilisé pour atteindre à ce bien. Parce que la théologie quaker était une forme de la philosophie de l'éternité, la théorie politique quaker rejetait la guerre et la persécution comme des moyens en vue de fins idéales, dénonçait l'esclavage et proclamait l'égalité raciale. Des membres d'autres sectes avaient œuvré utilement pour les victimes africaines de la rapacité du blanc. On songe, par exemple, à saint Pierre Claver à Carthagène. Mais cet « esclave des esclaves » héroïquement charitable n'éleva jamais la voix contre l'institution de l'esclavage ni contre le commerce criminel par lequel il était entretenu ; et jamais, pour autant que le révèlent les documents existants, il ne tenta, comme John Woolman, de persuader les possesseurs d'esclaves de libérer leurs biens humains. La raison en est vraisemblablement, que Claver était jésuite, voué à l'obéissance parfaite, et contraint par sa théologie de considérer

une certaine organisation politique et ecclésiastique comme étant le corps mystique du Christ. Les chefs de cette organisation ne s'étaient pas prononcés contre l'esclavage ni le commerce des esclaves. Qui était-il donc, lui, Pedro Claver, pour exprimer une pensée non officiellement approuvée par ses supérieurs ?

Un autre corollaire pratique des grandes philosophies de l'éternité, telles que l'hindouisme et le bouddhisme, est une morale inculquant la bonté envers les animaux. Le judaïsme et le christianisme orthodoxe enseignaient que les animaux pouvaient être utilisés comme des choses, pour la réalisation des fins temporelles de l'homme. L'attitude de saint François d'Assise lui-même à l'égard des créatures brutes n'était pas entièrement dénuée d'équivoque. Certes, il a converti un loup et a prêché des sermons aux oiseaux ; mais quand le Frère Genièvre trancha les pieds d'un cochon vivant afin de satisfaire le désir d'un malade pour des pieds de porc frits, le saint se contenta de blâmer le zèle de son disciple à endommager un bien particulier présentant quelque valeur. Il a fallu attendre jusqu'au XIX^e siècle, quand le christianisme eut perdu beaucoup de son pouvoir sur les esprits européens, pour que l'idée selon laquelle il pourrait être bon de se comporter avec humanité envers les animaux commençât à gagner du terrain. Cette morale nouvelle était en corrélation avec l'intérêt nouveau témoigné à la nature, intérêt qui avait été stimulé par les poètes romantiques et les hommes de science. N'étant pas fondée sur une philosophie de l'éternité, une doctrine de la divinité résidant en toutes les créatures vivantes, le mouvement moderne en faveur de la bonté envers les animaux était, et est, parfaitement compatible avec l'intolérance, la persécution et la cruauté systématique envers les êtres humains. On apprend aux jeunes nazis à être doux envers les chiens et les chats, et implacables envers les juifs. Cela tient à ce que le nazisme est une philosophie caractéristiquement temporelle, qui considère le bien comme existant, non pas dans l'éternité, mais dans l'avenir. Les juifs sont, par hypothèse, des obstacles à la réalisation du bien suprême ; les chiens et les chats n'en sont pas. Le reste s'ensuit logiquement.

L'égoïsme et la partialité sont des qualités fort inhumaines et viles, même dans les choses de ce monde ; mais dans les doctrines de la religion elles sont d'une nature plus vile. Or, c'est là le plus grand mal qu'ait fait apparaître la division de l'Église ; elle fait naître dans chaque communion une orthodoxie égoïste et partiale, qui consiste à défendre courageusement tout ce qu'elle a, et à condamner tout ce qu'elle n'a pas. C'est ainsi que chacun de leurs champions est entraîné à la défense de leur propre vérité de leur propre savoir et de leur propre Église, et celui-là possède le plus de mérite, le plus d'honneur, qui aime tout, défend tout, au sein de son propre groupe, et ne laisse rien qu'il ne censure chez eux d'une communion différente. Or, comment la vérité, le bien, l'union et la religion, peuvent-ils être plus battus en brèche que par de tels défenseurs ? Si vous demandez pourquoi le grand évêque de Meaux a écrit tant de livres savants contre toutes les parties de la Réforme, c'est parce qu'il naquit en France et fut élevé dans le sein de notre Mère l'Église. S'il était né en Angleterre, si Oxford ou Cambridge avait été son *Alma Mater*, il aurait pu rivaliser avec notre grand évêque Stillingfleet, et aurait écrit autant d'in-folio savants contre l'Église de Rome qu'il l'a fait. Et pourtant, j'ose dire que si chaque Église pouvait produire ne fût-ce qu'un homme qui eût la piété d'un apôtre et l'amour impartial des premiers chrétiens de la première Église à Jérusalem, un protestant et un papiste de cette trempe n'auraient pas besoin d'une demi-feuille de papier pour recevoir leur contrat d'union, ni d'une demi-heure pour être unis en une même religion. Si donc, il venait à être dit que les Églises sont divisées, détachées les unes des autres et rendues pleines d'inimitié les unes contre les autres, par un savoir, une logique, une histoire, une critique entre les mains de la partialité, ce serait dire ce que chaque Église particulière démontre à l'excès être vrai. Demandez pourquoi même les meilleurs d'entre les catholiques se défient tant de reconnaître la validité des ordres de notre Église ; c'est parce qu'ils ont peur d'enlever la moindre réprobation à la Réforme. Demandez pourquoi nul protestant en aucun lieu n'effleure l'avantage ou

la nécessité du célibat, chez ceux qui sont détachés des choses d'ici-bas pour prêcher l'Évangile ; c'est parce que cela aurait l'air de diminuer l'erreur romaine de ne pas tolérer le mariage chez son clergé. Demandez pourquoi même les plus dignes et les plus pieux parmi le clergé de l'Église établie ont peur d'affirmer la suffisance de la Lumière divine, la nécessité de chercher uniquement la conduite de l'inspiration du Saint-Esprit ; c'est parce que les quakers, qui ont rompu avec l'Église, ont fait de cette doctrine leur pierre angulaire. Si nous aimions la vérité comme telle, si nous la recherchions pour elle-même, si nous aimions notre prochain comme nous-mêmes, si nous ne désirions rien, par notre religion, que d'être acceptables à Dieu, si nous désirions également le salut de tous les hommes, si nous avons peur de l'erreur uniquement à cause de sa nature nuisible à nous-mêmes et à nos semblables, alors rien de cet esprit-là ne pourrait trouver aucune place en nous.

Il y a donc un esprit universel, une communion des saints dans l'amour de Dieu et de tout bien, que personne ne peut apprendre auprès de ce qu'on appelle l'orthodoxie chez les Églises particulières, mais qui ne peut s'obtenir que par une mort totale à l'égard de toutes opinions séculières, par un pur amour de Dieu, et par cette onction descendue du ciel, qui délivre l'esprit de tout égoïsme et lui fait aimer la vérité et le bien avec une égalité d'affection chez tout homme, qu'il soit chrétien, juif ou gentil. Celui qui veut obtenir cet esprit divin et universel dans cet état de choses désordonné et divisé, et vivre dans une partie divisée de l'Église sans participer à cette division, doit avoir ces trois vérités fixées profondément dans l'esprit. *Primo*, que l'amour universel, qui donne toute la force du cœur à Dieu, et nous fait aimer tout homme comme nous nous aimons nous-mêmes, est l'état de l'âme le plus noble, le plus divin, et pareil à Dieu ; et qu'il est la perfection suprême à laquelle la religion la plus parfaite puisse nous élever ; et qu'aucune religion ne fait de bien à quiconque que pour autant qu'elle suscite en lui cette perfection de l'amour. Cette vérité nous montrera que l'orthodoxie véritable ne se

trouve nulle part que dans un pur amour désintéressé de Dieu et de notre prochain. *Secundo*, que dans ce présent état divisé de l'Église, la vérité elle-même est déchirée et divisée ; et que, par conséquent, celui-là seul peut être le véritable universel, qui possède plus de vérité et moins d'erreur qu'il n'y en a de circonscrites dans l'une quelconque de ses parties divisées. Cette vérité nous permettra de vivre dans une partie divisée sans être lésés par sa division, et nous maintiendra dans une liberté véritable et dans l'aptitude à être édifiés et assistés par tout le bien que nous entendons ou voyons dans toute autre partie de l'Église... *Tertio*, il faut qu'il ait toujours en l'esprit cette grande vérité, que c'est la gloire de la Justice divine de ne tenir nul compte des partis ni des personnes, mais de demeurer dans une disposition égale envers ce qui est bien et mal, aussi bien chez le juif que chez le gentil. Celui, donc, qui veut aimer comme aime Dieu, et condamner comme condamne Dieu, ne doit avoir les yeux ni du papiste ni du protestant ; il ne doit avoir moins d'affection pour aucune vérité parce que Ignace de Loyola ou John Bunyan¹ se sont montrés fort zélés pour elle, ni éprouver moins d'aversion pour aucune erreur, parce que le Dr Trapp ou George Fox² l'ont suscitée.

(William Law)

Le Dr Trapp était l'auteur d'un pamphlet religieux intitulé *De la Nature, de la folie, du Péché et du danger d'être vertueux à l'excès*. L'un des écrits de la controverse de Law fut une réponse à cet ouvrage.

Bénarès est à l'est, La Mecque à l'ouest ; mais explore ton propre cœur, car il y a là et Rama et Allah.

(Kabir)

1. Bunyan, le célèbre auteur de *Progrès du Pèlerin* (1628-1688) et prédicateur non conformiste, a écrit des ouvrages de polémique dirigés contre les quakers (NdT).

2. George Fox (1640-1691) est le fondateur de la « Société des Amis » (quakers) (NdT).

Comme l'abeille qui recueille le miel à partir de différentes fleurs, le sage accepte l'essence de différentes Écritures, et ne voit que le bien dans toutes les religions.

(Srimad Bhagavatam)

Sa Majesté Sacrée le Roi rend hommage aux hommes de toutes sectes, qu'ils soient des ascètes ou qu'ils vivent en ménage, par des dons et diverses formes d'hommage. Sa Majesté Sacrée, toutefois, ne tient pas tant aux dons ou à l'hommage extérieur, qu'à ce qu'il y ait croissance dans l'essence de la matière chez toutes les sectes. La croissance de l'essence de la matière prend diverses formes, mais la racine en est la retenue verbale, savoir : un homme ne doit pas, sans raison, rendre hommage à sa propre secte ni ravalier celui qui est rendu à une autre. Le dénigrement ne doit se faire que pour des raisons spécifiques ; car les sectes d'autrui méritent toutes des hommages, pour une raison ou pour une autre... Celui qui rend hommage à sa propre secte, tout en ravalant les sectes d'autrui, uniquement par attachement à la sienne, avec l'intention de rehausser la gloire de sa propre secte, inflige en réalité le mal le plus grave à sa propre secte. La concorde, donc, est méritoire, savoir : écouter, et écouter volontiers, la Loi de Piété, telle qu'elle est acceptée par autrui.

(Édit d'Asoka)

Il serait difficile, hélas ! de trouver un édit quelconque d'un roi chrétien comparable à celui d'Asoka. Dans l'Occident, la bonne vieille règle, la méthode simple, était la glorification de sa propre secte, le dénigrement et même la persécution des autres. Récemment, cependant, les gouvernements ont modifié leur politique. Le prosélytisme persécuteur est réservé aux pseudo-religions, telles que le communisme, le fascisme et le nationalisme ; et, à moins qu'elles ne soient considérées comme des obstacles à la marche vers des fins temporelles professées par les pseudo-religions de ce genre, les diverses manifestations de la *Philosophia Perennis* sont traitées avec une indifférence pleine d'une tolérance méprisante.

Les enfants de Dieu sont très chers, mais très bizarres, très gentils, mais très étroits.

(Sadhu Sundar Singh)

Telle fut la conclusion à laquelle fut contraint le plus célèbre des convertis hindous au bout de quelques années de fréquentation de ses semblables chrétiens. Il y a bien entendu, de nombreuses exceptions honorables ; mais la règle, même chez les protestants et les catholiques érudits, c'est un certain provincialisme aimablement prétentieux, qui, s'il ne constituait pas une offense grave envers la charité et la vérité, serait simplement d'une cocasserie à se tenir les côtes. Il y a cent ans, on ne connaissait à peu près rien du sanscrit, du pali, ni du chinois. L'ignorance des érudits européens était une raison suffisante de leur provincialisme. Aujourd'hui, alors que l'on dispose en abondance de traductions plus ou moins satisfaisantes, non seulement il n'y a pas de raison, mais il n'y a pas d'excuse. Et pourtant, la plupart des auteurs européens et américains de livres sur la religion et la métaphysique écrivent comme si personne n'avait jamais réfléchi à ces questions, sauf les juifs, les Grecs et les chrétiens du bassin de la Méditerranée et de l'Europe occidentale. Cet étalage de ce qui, au xx^e siècle, constitue une ignorance absolument volontaire et délibérée, est non seulement absurde et honteuse ; elle est aussi socialement dangereuse. Comme toute autre forme d'impérialisme, l'impérialisme théologique est une menace à la paix permanente du monde. Le règne de la violence ne prendra jamais fin, tant que, tout d'abord, la plupart des êtres humains n'auront accepté la même et véritable philosophie de la vie ; tant que, *secundo*, cette *Philosophia Perennis* ne sera reconnue comme le plus grand facteur commun à toutes les religions du monde ; tant que, *tertio*, les adeptes de chacune des religions n'auront pas renoncé aux philosophies temporelles et idolâtres dont, dans leur propre foi particulière, la *Philosophia Perennis* a été recouverte ; tant que, *quarto*, l'on n'aura pas, par le monde entier, rejeté toutes les pseudo-religions politiques qui mettent le bien suprême de l'homme dans un temps futur, et partant,

justifient et recommandent l'accomplissement de tous les genres d'iniquités présentes, comme moyens en vue de cette fin. Si ces conditions ne sont pas remplies, il n'est point de « plans » politiques, de « bleus » économiques, quelque abondants et quelque ingénieusement conçus qu'ils soient, qui puissent empêcher la recrudescence de la guerre et de la révolution.